

complètes que nous l'avions cru. On verra par la lettre de M. Ellenberger qu'il se fait encore une œuvre missionnaire à Béthulie, à Carmel, à Smithfield qui était autrefois une dépendance de Béerséba. Dieu se souvient des fatigues et des prières de ses serviteurs Pellissier, Lemue et Rolland. Il ne se laisse pas sans témoignage auprès des indigènes qui résident encore, à titre de travailleurs, dans ces localités, dont la politique nous a imposé l'abandon. Presque tous les autres membres des troupes démembrés ont trouvé asile dans les stations qui nous restent. Malgré les desseins du grand adversaire et nos propres infidélités, le Seigneur, on le voit, est resté fidèle à ses promesses.

Massitissi, 7 février 1872,

*A Messieurs les membres du Comité des Missions évangéliques
de Paris.*

Messieurs et très honorés Frères,

Votre bonne et affectueuse lettre du 7 novembre 1871 m'est parvenue, le 30 décembre, à Aliwal. Nous revenions, en famille, d'une course d'évangélisation dans les quartiers de Mékaling, Béthesda, Smithfield, Carmel et Béthulie. Je l'ouvris avec émotion, m'attendant à y être réprimandé pour mon long silence, mais j'eus le bonheur de n'y trouver que l'expression de votre vive sympathie et de votre sollicitude à notre sujet et à l'égard de l'œuvre qui nous est confiée. Je repliai la lettre en remerciant le Seigneur de votre indulgence et en me promettant (D. V.) de vous donner de nos nouvelles par ce courrier. Pendant bien des mois, ou plutôt depuis 1869, ma maladie nous a tant inquiétés, tracassés et si souvent découragés, que je ne me sentais pas la force de vous en écrire. Il me répugnait de vous parler d'un mal qui, parfois, nous laissait entrevoir quelque chance de guérison et alors plein de joie, bien que faible et chancelant, j'allais

évangéliser, auprès et au loin, notre immense district; tandis que dans d'autres moments, le mal reprenait tellement le dessus que la tristesse se communiquait de nos cœurs à ceux de nos frères du Lessouto. Mon excellent ami M. Germond est venu me voir plusieurs fois. MM. Jousse et Casalis sont venus à deux reprises, de la part des frères du Lessouto, voir ce qu'il y aurait à faire. Ils m'engagèrent à prendre de nouveau du repos. Mais je ne pus me résigner à cela et pas davantage à la pensée de retourner en Europe. Quelque désespérante qu'ait été souvent cette maladie, j'ai pu m'attendre à l'Éternel, persuadé que pour sa gloire il serait un jour mon médecin. »

Il l'a été, grâces lui en soient rendues ! Dans ma détresse j'ai crié à toi, ô Éternel, et tu m'as secouru selon ta promesse. Ah ! puissé-je répondre à ton amour par un amour plus grand pour tes statuts, et par une affection plus vive pour le service de ta maison !

Trois annexes ont été fondées dans cette partie du Lessouto. Celle de Komokomong, qui est à deux heures à cheval d'ici, a été confiée à l'actif et intelligent *Simon Tuèba*, que vous connaissez de longue date. Bien qu'il ait trouvé de l'opposition parmi les païens de la localité, il voit déjà avec joie une cinquantaine de personnes se réunir le dimanche autour de lui. Quoique souvent chassé des villages qu'il visitait, il a persévéré, et d'ennemi qu'il était, il est maintenant l'ami de tous. Partout où il va, il est reçu avec joie et même on se plaint de ce que ses visites ne sont pas assez fréquentes. Il a par-ci par-là des réunions de dix, quinze, vingt, trente et quarante personnes. L'annexe de *Sépapala* est à quatre heures à cheval de Massitissi, dans les montagnes, sur les bords de la rivière de ce nom. C'est le poste de *Philémon Sébôka*. Son activité s'étend sur plus de quarante villages dispersés dans les montagnes. Il évangélise ses compatriotes et des Cafres, tous gens bien endurcis dans le péché. Mais déjà, avec le secours du Seigneur, une quarantaine de personnes se réunis-

sent le dimanche, et, dans plusieurs villages, il lui est permis de rassembler les habitants pour leur parler de la seule chose nécessaire. La troisième annexe, celle de *Pamoung*, est de l'autre côté du fleuve Orange, entre le versant occidental de la chaîne des Maloutis et ce grand cours d'eau. C'est pour moi une course de six fortes heures à cheval pour m'y rendre, et par des chemins extrêmement pénibles et mauvais. Mais la joie d'y voir un chef, avec cent à cent-cinquante personnes, et près de cinquante à soixante enfants se grouper autour de moi pour écouter l'Évangile, cette joie-là, dis-je, compense bien grandement les fatigues du voyage. C'est l'ancien évangéliste de Thabanéng, *Molokoli*, qui occupe ce poste. Le chef, Pafouli, fait tout son possible pour encourager ses gens à profiter de l'instruction religieuse qu'ils reçoivent à *Pamoung* de ce zélé et éloquent évangéliste. A quatre heures à cheval plus loin que cette dernière annexe, et plus avant encore dans les gorges des montagnes, à *Kétané*, sont une trentaine de villages de Bassoutos, auxquels j'ai encore à porter le message du salut et à donner un évangéliste. Par deux fois déjà, j'ai tenté d'y aller, mais la fatigue et ma faiblesse m'ont contraint de rebrousser chemin. Je crains qu'il ne me soit bien difficile de trouver une personne assez dévouée pour aller habiter un pays aussi sauvage et au milieu de gens qui se sont réfugiés là, en grande partie, pour se soustraire à l'influence de l'Évangile, et pour y vivre selon les anciennes pratiques de leurs pères. Nous aurions également besoin d'un cinquième évangéliste qui sût le cafre, pour instruire des gens de cette langue qui occupent, au sud de *Massitissi*, les rives escarpées de la rivière Télé. Leur chef, *Tchalé*, que j'ai visité deux fois, est disposé à recevoir l'homme qu'on lui donnerait.

Après vous avoir parlé de l'œuvre qui se poursuit dans les annexes et de celle qui pourrait être faite sur d'autres points du pays, il est juste que je vous entretienne maintenant des progrès et des difficultés de l'œuvre de Mas-

sitissi. C'est avec une joie bien sentie que dans le courant des derniers mois, nous avons reçu trois personnes dans l'Eglise par le baptême. Huit de plus vont être prochainement admises aussi ; quinze autres se sont converties à Dieu. Dans le nombre est un vieux *docteur-magicien* qui a entièrement renoncé à toutes les mauvaises pratiques de son art. Il ne s'occupe plus de médecine que d'une manière tout à fait secondaire et selon l'esprit de l'Evangile. Pour lui la grande et importante affaire, maintenant, c'est d'apprendre à aimer et à glorifier son Rédempteur. Il est vraiment sincère dans sa conversion, si, comme l'a dit le Seigneur, c'est à ses fruits qu'on doit reconnaître l'arbre. Après avoir renoncé aux fêtes bruyantes, aux dérèglements et à toutes les pratiques du paganisme, à peine savait-il encore bégayer le nom de son Sauveur qu'il devint une lumière dans son village. Chaque soir, et sur la demande de ses voisins, Mathabatha tient une réunion de prières dans sa maison. Il vient très régulièrement à l'église et au cours d'instruction religieuse. Un jeune berger de douze à treize ans, qui habite le même village que lui, perdit, il y a peu de temps, la raison, à la suite de mauvaises actions commises dans les champs. Ce pauvre garçon était sévèrement repris par sa conscience pour toutes ses méchancetés. Devenu fou, il ne voulut plus rester parmi les siens. Il ne trouvait un peu de calme que dans la société du docteur converti, qui priait constamment pour le malheureux *Nkati*. Celui-ci s'écriait quelquefois, la nuit : « Mon père ! mon père ! conduis-moi chez le missionnaire, car j'entends au dedans de moi une voix qui m'ordonne d'aller le trouver. » Le vieux Mathabatha, craignant de s'aventurer dans des chemins difficiles, pendant l'obscurité, s'agenouillait alors de nouveau avec l'enfant, et ainsi se passait la nuit. Une fois cependant, à la pointe du jour, ce jeune garçon me fut amené par son père et le vieux Mathabatha. Notre entretien lui fit du bien. Il le dit du moins en s'en retournant chez lui. Mais le soir, au retour du bétail, des chants païens et

des danses le mirent dans un tel état que, jetant au loin tous ses vêtements, il se mit à crier et à courir dans les champs, puis, il alla se cacher dans la maison du docteur. Il insista de nouveau, pendant la nuit, pour qu'on le ramenât auprès de moi. Dans sa folie, il avait assez de sens pour résister à toutes les tentatives de ses parents qui voulaient le traiter d'après les prescriptions absurdes des docteurs païens. Enfin force fut de me le remettre. Je le confiai aux soins affectueux d'une intelligente et pieuse veuve, qui se mit à l'instruire assidûment des choses du Seigneur. Elle eut beaucoup à faire pour l'amener à subir son ascendant. Souvent, il voulait tout briser dans sa hutte ; un jour, il se jeta de haut sur des rochers d'où il fut rapporté tout meurtri. Cependant, la brave femme ne se dépitait pas ; au contraire elle persévérait à prier et à croire, avec son missionnaire, que Dieu aurait pitié de cet enfant et nous accorderait sa guérison. Après deux mois de lutttes, de prières et d'ennuis de tous genres, le pauvre Nkati sentit la grâce du Seigneur descendre dans son âme. Il redevint sain de corps et d'esprit. Ayant sincèrement donné son cœur à Dieu et ne voulant plus retourner parmi les païens, il a été admis parmi les catéchumènes. Ma femme l'a pris sous sa protection spéciale et l'a reçu dans notre maison, où il ne manque pas de se rendre utile. C'est un de mes auditeurs les plus attentifs, et personne ne fait des progrès plus rapides dans la connaissance du Seigneur.

Je suis heureux de pouvoir ajouter que plusieurs autres personnes sont travaillées intérieurement par le sentiment de leurs péchés. Outre cela, l'influence de l'Évangile se fait sentir dans tout le pays. Les païens croient déjà observer le jour du Seigneur en ne travaillant plus dans les champs le dimanche ; mais ils ne se font pas encore scrupule de s'occuper à la maison. Nous ne rencontrons plus d'opposition ; les chefs Morosi, Pafouli et Kalori encouragent beaucoup leurs gens à s'instruire. Ils se disent convaincus qu'il n'y a de chance de salut pour la nation que si elle se convertit à Dieu. Seule-

ment, ces malheureux chefs, qui voient si bien le chemin, se gardent bien d'y entrer, dans la crainte de perdre leur mince prestige et leurs concubines.

Il ne faudrait pas croire que tout soit beau et satisfaisant à Massitissi. Nous avons aussi des membres de l'Eglise sous la discipline, pour des cas plus ou moins graves; d'autres avancent bien lentement dans la voie du bien et l'intelligence de l'Évangile; des troisièmes semblent stationnaires dans leur foi et leur piété. Je dois aussi dire que, n'ayant aucun abri sous lequel nous puissions nous réunir, nous n'avons plus d'école, ce qui nous afflige beaucoup; c'est un grand empêchement au progrès de l'œuvre. Voici six ans déjà que nous prêchons en plein air et nous nous en ressentons au physique et au moral. Nos chrétiens sont d'assez bonne volonté; ils ont fait de belles collectes pour l'achat d'une cloche, pour l'entretien des évangélistes. Ils se sont mis à faire des briques pour bâtir un temple. Déjà 20,000 étaient entassées lorsque des pluies torrentielles et continues en ont détruit plus de la moitié. Nous avons aussi amassé sur la station tout le roseau nécessaire pour couvrir une vaste chapelle. Si la Société ne peut vraiment pas nous aider, ce précieux roseau sera perdu, pourri avant un an. Outre cela, je me vois forcé de vous dire qu'il ne nous est pas possible de continuer à vivre plus longtemps dans la caverne. En y demeurant depuis 1866 nous avons fait preuve de bonne volonté. Elle est beaucoup trop petite pour une grande famille; nous y manquons *d'air* et de *place*. C'est en toute bonne conscience que je fais un appel pressant à la Société pour qu'elle m'alloue les fonds nécessaires pour bâtir une maison.

Depuis le départ de M. Cochet, comme avant son séjour à Béthesda, l'œuvre de cette station n'a pas cessé d'être l'objet de ma sollicitude et de mes soins. Je m'y rends assez souvent pour y tenir les services, pour les baptêmes d'enfants, les réceptions d'adultes dans l'Eglise, la célébration de la sainte Cène, pour des mariages, des cas de discipline. Des annexes ont

été fondées dans des centres très populeux, tels que *Mékaling* et *Kubaké*. Le district de *Mékaling* est situé entre *Massitissi* et *Bethesda*, mais de l'autre côté de l'*Orange*. Je vais y placer *Ntléléni Téélé* comme évangéliste. C'est un ancien diacre de l'Eglise d'*Hébron*; un homme d'une piété sincère, humble et débonnaire. Pour le poste difficile de *Kubaké*, parmi les gens de *Potsané*, je fais le sacrifice de *Manoah*, ancien de l'Eglise de *Massitissi*. Il faut là un homme d'expérience, capable d'instruire et de porter le poids du jour. Le poste de *Béthesda* est fatigant; l'œuvre y peut devenir grande; elle réclame l'activité d'un *missionnaire vigoureux* qui ne craigne pas de franchir des montagnes pour visiter les annexes, et de monter fréquemment à cheval pour faire des courses d'évangélisation dans tous les quartiers des environs. Notre cher et vénéré frère, *M. Gossellin*, n'a plus la force nécessaire pour cela. Il est vraiment pénible de le voir seul chargé d'une Eglise de 160 membres et ayant à prendre soin d'une nombreuse jeunesse. En novembre dernier, nous sommes allés en famille l'aider pendant trois semaines. En passant par *Mékaling*, je rassemblai plus de cent vingt païens, qui écoutèrent avec une grande attention le message du salut. Ils demandent à être instruits, et c'est au milieu d'eux que je dois aller placer *Téléé*. Pendant que j'étais à *Béthesda*, je visitai mes anciens paroissiens dans leurs villages. Partout, je fus reçu avec joie, sauf chez *Potsané*, qui se sauva lorsqu'il me vit apparaître. Je lui courus après et le ramenai dans sa maison où nous terminâmes notre entretien par une prière à laquelle assistèrent tous ceux qui étaient dans le village. Il a peur du missionnaire et de l'Évangile, craignant que ses femmes ne se convertissent.

De *Béthesda* j'eus à aller, à mon tour, visiter les Eglises de *Smithfield*, *Carmel* et *Béthulie*. Je le fis avec ma famille. *M. et Mme Lautré* nous reçurent avec la plus cordiale affection. L'œuvre du Seigneur prospère sous les soins de notre frère; *Mme Lautré* tient elle-même, et dans sa propre maison, une

école qui compte une trentaine d'enfants. J'eus, dans cet endroit, à recevoir cinq personnes dans l'Eglise, à baptiser deux enfants, à donner la sainte Cène et à bénir un mariage; la congrégation se compose, le dimanche, de cent à cent vingt personnes.

A Carmel, j'eus à tenir trois réunions, à baptiser quatre enfants indigènes et aussi l'enfant de M. G. Scheuermann, gendre de feu M. Lemue. Il y a encore beaucoup de gens dans cette ancienne station.

A Béthulie, l'œuvre est encore belle. Il y a plus de trois cents auditeurs, soixante-dix communiants, beaucoup d'enfants. Le pasteur hollandais de l'endroit ne s'en occupe pas. La chère madame Pellissier s'intéresse beaucoup à cette œuvre; l'évangéliste *Jonas Morolé* est un homme actif et dévoué. Le maître d'école fait son œuvre d'une manière indépendante. Il reçoit un schelling par mois pour chaque enfant qui suit son école. J'eus à tenir six réunions en trois jours; à recevoir neuf personnes dans l'Eglise par le baptême, à baptiser dix-sept enfants et à célébrer un mariage. Cette Eglise, abandonnée en quelque sorte à elle-même, est toujours heureuse et reconnaissante d'être visitée par les missionnaires français.

Je termine, Messieurs, en vous priant de vouloir bien recevoir cette lettre, écrite fort à la hâte, au moment où le courrier va partir.

Recevez l'expression de mon attachement respectueux et mes cordiales salutations.

F. ELLENBERGER.
